

## “Le roman du romancier”, par Nelly ALARD<sup>1</sup>



Difficile de passer après Lionel Duroy... Je ne voudrais pas avoir l'air de faire une compétition d'enfances malheureuses, mais il m'est difficile de ne pas voir une certaine similitude dans nos histoires. Ainsi d'ailleurs qu'avec celles d'autres auteurs que nous avons déjà entendus, et qui pour expliquer comment ils sont devenus romanciers, remontent tout naturellement à leur enfance. Il y a un an, au moment du Salon du Livre de Paris, il y a eu un dossier spécial dans *l'Express* sur les « pervers narcissiques », et le service de presse de Gallimard me l'a envoyé par mail. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi et ce n'est qu'à la toute fin du dossier que j'ai découvert que l'on y citait mon premier roman, *Le crieur de nuit*, comme le récit exemplaire d'une enfance passée auprès d'un « pervers narcissique ». Moi je n'avais jamais mis ces mots là sur la chose ni posé ce diagnostic... Mais il est vrai que pour écrire *Le crieur de nuit* je me suis beaucoup inspiré de mon père qui était, disons, pas facile. Lionel disait tout à l'heure qu'il avait eu une mère folle, moi c'était mon père, voilà. Je n'en tire aucune conclusion. Il y a sûrement ici des écrivains qui ont eu des parents très bien mais... bon.

Quoi qu'il en soit, quand je me demande pourquoi et comment je suis devenue romancière la première chose qui me vient à l'esprit est que je n'étais pas du tout destinée à ça. C'était même hautement improbable puisque j'ai grandi dans un endroit qui paraîtra très exotique à la plupart de ceux qui sont ici... non parce que j'ai grandi en Bretagne, à Brest plus précisément – un endroit où il pleut beaucoup – mais surtout parce que j'ai grandi dans une maison sans bibliothèque. Sans une seule étagère où auraient été posés des livres. Mon père méprisait la littérature. Il disait que les romans étaient des mensonges. Je crois qu'il ne lisait rien à part la *Revue Fiduciaire*, même pas de journaux – on regardait les infos à la télé. Ma mère, elle, aimait les romans, mais comme nous avons déménagé quand j'avais huit ans, tous ses livres avaient été mis dans un grand carton qu'on n'a jamais déballé et qui est toujours resté en haut de

---

<sup>1</sup> Journées des Écrivains du Sud 2014. © Nelly Alard.

l'escalier. Il servait de rampe. Car la maison n'a jamais été finie je ne sais pas pourquoi, en tout cas nous sommes toujours restés sans rampe et comme ma sœur était somnambule et que la porte de notre chambre était juste en haut de l'escalier, le carton est resté là pendant des années pour servir de garde-fou et éviter qu'elle fasse une chute de plusieurs mètres pendant la nuit. C'était un gros carton, presque un mètre de haut, rempli de livres et donc très très lourd. Je plongeais dedans régulièrement pour en sortir quelque chose au hasard et j'ai fini par lire tout ce qu'il y avait dedans, c'est-à-dire de la littérature plutôt « populaire » : Mazo de la Roche, *Les Jalna*, Henri Troyat, *Les Eygletières*, *La Lumière des Justes*... J'adorais ça. Bien sûr, c'était une manière de fuir ce vase clos étouffant dans lequel je vivais, mais bizarrement ni mon frère ni ma sœur aînés - j'étais la dernière de trois enfants - qui ont pourtant eu peu ou prou la même enfance que moi n'ont réagi ainsi, loin s'en faut : plus tard ils ont tous deux fait maths sup et maths spé, ils avaient quatre romans à étudier pour les concours et la littérature les intéressait si peu qu'en deux ans ils n'ont pas réussi à les lire... Ma mère et moi avons fini par les lire pour eux et leur faire des fiches !

Chez moi on n'allait jamais non plus au théâtre – je me souviens d'une unique matinée scolaire du Cid, en classe de troisième. Ni au musée – j'ai attendu d'avoir dix-huit ans pour voir ma première exposition. Mes parents n'écoutaient pas de musique. Même le cinéma, on y allait seulement une ou deux fois par an, à Noël, voir un film de Louis de Funès ou de Pierre Richard... Bref, dire que je n'ai pas eu une éducation artistique très poussée est un euphémisme. J'ai grandi dans un néant culturel. Alors d'où ai-je bien pu sortir cette passion pour la lecture et cette envie plus tard de devenir actrice ?

La vérité, bien sûr, est que je détestais tellement ma vie que je voulais être quelqu'un d'autre. Je voulais vivre une vie extraordinaire, comme les personnages des romans que je lisais. Très tôt j'ai voulu être « une héroïne » – mais comme je suis un peu lente, il m'a fallu des années pour comprendre que le meilleur moyen d'être l'héroïne d'un roman est d'écrire le roman de sa vie ! Au lieu de ça, j'ai eu envie de jouer la comédie, pour incarner ces personnages qui me faisaient rêver... J'avais lu très tôt tout Corneille et tout Racine, parce qu'on avait les classiques Larousse à la maison. Je récitais les stances du Cid, je connaissais par cœur un acte entier d'Horace, j'embêtais tout le monde avec mes représentations théâtrales, ma sœur en avait marre alors je jouais tous les rôles, Camille, Horace : « Ma sœur voici le bras qui venge nos deux frères »... Tout cela, je le répète, sans jamais être allée au théâtre, ce qui est tout de même mystérieux...

Mais à l'époque, je n'imaginai pas encore du tout en faire mon métier. La priorité, très vite, a été de partir de chez moi. J'ai donc fait maths sup

et maths spé, comme mon frère et ma sœur, et je suis allée faire maths sup à Rennes, parce que mon frère avait réussi à convaincre mes parents que c'était mieux qu'à Brest. Je suis partie de chez moi à seize ans – j'avais deux ans d'avance – et je suis arrivée à Rennes, ce qui déjà pour moi était très très loin ... Car évidemment chez moi on ne voyageait pas non plus ; pour les vacances on passait du Finistère Nord au Finistère Sud, le plus grand voyage dont je me souviens enfant, ça avait été de prendre le ferry à Roscoff pour aller à Jersey, dans les anglo-normandes.

Puis, à dix-huit ans, je suis arrivée à Paris. Mon enfance enfin était finie et j'ai eu l'impression que ma vie commençait. Pendant quelques années je suis partie un peu dans tous les sens. J'avais une telle soif d'aventures, de voyages que j'avais comme on dirait aujourd'hui des conduites « à risque ». Je parcourais l'Europe en auto-stop et j'avais une carte sur laquelle je noircissais toutes les routes que j'avais prises. Cela me désespérait de penser que jamais je ne pourrai TOUT voir, appréhender TOUTE la surface des pays que je visitais. Quand j'ai pris l'avion pour la première fois, j'avais vingt-trois ans et j'ai ressenti un sentiment de bonheur absolu à survoler les paysages...

A Paris j'ai rencontré pour la première fois des gens qui envisageaient de faire de la comédie un métier, j'ai passé le concours du Conservatoire National, je l'ai eu et je suis donc devenue comédienne. Quand j'ai emménagé dans mon premier appartement, que je partageais en colocation avec deux amis, la première chose que j'ai faite a été de poser des étagères sur les murs et d'y mettre des livres. A cette époque j'ai lu de manière assez systématique les grands auteurs classiques, avec une préférence pour le dix-neuvième siècle, tous les auteurs russes de Gogol à Gorki, tout Balzac, Hugo, Proust, James, Wharton... En collection de poche évidemment. J'ai reçu un jour la visite de mon propriétaire qui était quelqu'un de très riche - il possédait plusieurs immeubles entiers à Paris. J'avais une grosse fissure au plafond qui m'inquiétait un peu et je voulais qu'il fasse des travaux. Il avait fini par accepter à contrecœur, il avait regardé avec mépris mes étagères et il avait dit avec un petit geste de la main, comme ça : « Evidemment il faudra me dégager tous vos... livres de poche, là... »

Mais l'idée d'écrire... Non, je ne l'avais toujours pas. Pourtant le premier film dans lequel j'ai joué s'intitulait : *La vie est un roman*, j'aurais dû y voir un signe ! C'était un film d'Alain Resnais, j'y tenais un tout petit rôle mais j'avais dix jours de tournage et comme Resnais était un grand Monsieur, il consacrait beaucoup de temps même aux rôles les plus minuscules. C'est un très bon souvenir.

Si je ne pensais toujours pas à écrire, c'est surtout que j'étais convaincue de ne rien avoir à dire. J'avais fait comme tout le monde quelques tentatives pour tenir un journal intime et je trouvais ça ennuyeux à mourir. Je voulais juste être comédienne et incarner tous ces personnages tellement plus excitants que ma petite personne ; je voulais être la Torpille, Madame de Mortsauf, Lucien de Rubempré... Malheureusement je me suis vite rendue compte que le métier de comédienne n'était pas si excitant que ça. J'ai eu quelques beaux rôles au cinéma et au théâtre mais pour l'essentiel c'était beaucoup d'attente et de propositions sans intérêt. J'avais donc du temps libre et besoin de gagner ma vie et la manière dont je suis venue à l'écriture a été par le biais de commandes, des amis réalisateurs qui avaient une idée de scénario et qui me demandaient de l'écrire pour eux. Je brodais autour de leur idée et en général ils étaient contents du résultat. C'est ainsi que je me suis mise à écrire, pendant très longtemps de manière tout à fait « alimentaire », j'écrivais avec un chèque sur la table pour ainsi dire...

Puis, à force d'écrire pour les autres, j'ai fini tout de même par avoir mes propres idées originales. Un sujet historique notamment – qui sera celui de mon troisième roman – m'a occupée pendant des années. Mais je pensais toujours cinéma ou théâtre. J'ai obtenu une bourse conséquente de la Fondation Beaumarchais pour un projet de pièce (toujours le fameux chèque sur la table !) dont j'ai écrit je ne sais combien de versions, qui a été achetée par France Culture mais qui n'a jamais été montée. Il y avait toujours trop de lieux, trop de personnages, c'était trop cher.... L'écriture de scénarios ou de théâtre est tellement contrainte ! Pour finir, je me suis dit qu'il fallait que j'en fasse un roman. Mais je ne me voyais pas du tout me lancer dans l'écriture d'un roman, un gros roman, comme ça. Sans être sûre d'en être capable, sans savoir si je trouverais un éditeur au bout. Donc je me suis dit qu'il fallait que je commence par faire quelque chose de plus simple, de court. J'ai pensé à mon père, je me suis dit que c'était un bon sujet, et j'ai écrit *Le crieur de nuit*, qui a été accepté par Gallimard, et voilà. J'ai eu une chance incroyable, j'en suis consciente. Depuis j'ai rencontré dans des salons comme celui-ci des auteurs qui avaient plein de romans dans leurs tiroirs qui n'avaient jamais été publiés, ça m'impressionne énormément, moi je n'aurais jamais pu. Si mon premier roman n'avait pas trouvé d'éditeur, je n'en aurai jamais écrit d'autre, j'en suis certaine.

Ce premier roman était donc d'inspiration largement autobiographique, et si je m'en suis défendue sur le moment c'était surtout pour protéger ma famille et surtout ma mère. Mais ça n'a pas empêché les journalistes de publier dans Ouest-France une photo de moi

avec comme légende : « Dans *Le crieur de nuit*, Nelly Alard fait le portrait de son père, tyran domestique etc...» Donc c'était un peu raté... Heureusement, contrairement à celle de Lionel Duroy, ma famille a beaucoup aimé le livre et tous m'ont beaucoup soutenue. Cela dit, quand on me demande la part quelle est la part de vérité dans mes romans et que je réponds : « Tout est vrai, tout est faux, c'est un roman. », je le pense vraiment. Ce n'est pas une manière de botter en touche. Parce qu'au fond ça veut dire quoi, « s'inspirer »? Même si l'on s'inspire forcément de son expérience personnelle pour écrire, on est tout aussi forcé de la réinventer complètement pour lui donner une forme. Pour transformer une expérience personnelle en roman, pour moi le plus important est de trouver la forme. Tant que je n'ai pas la forme, je n'ai pas de roman. *Le crieur de nuit* est un conte, même si peu de gens s'en sont rendu compte. Ce sont les légendes bretonnes d'Anatole Le Braz que j'ai insérées dans le livre qui donnent à cette histoire la forme d'un conte – de fées, ou de sorcier... Sans cela je n'aurais eu qu'un catalogue de souvenirs d'enfance. Mon deuxième roman, *Moment d'un couple*, est écrit sous forme de thriller. Le troisième sera une enquête... Le choix de la forme détermine l'histoire. Or, la vie réelle, la vraie vie, n'a pas de forme. Je ne sais pas vous, mais moi ma vie c'est un véritable chaos, ma vie n'a ni queue ni tête ! Ecrire est un moyen de démêler dans sa vie des histoires avec un début, un milieu et une fin et de les transformer en leur donnant un sens. Il y a une phrase de Philippe Roth que j'aime beaucoup, il dit que pour écrire de la fiction il prend deux morceaux de réel, il les frotte l'un contre l'autre, et ça fait de la fiction. Je suis tout à fait d'accord avec ça. A ceci près que le matériau du roman ce n'est pas la vie, ce sont les mots, et que l'écriture est une succession de choix. Si je veux décrire cet instant, je peux choisir de décrire ce qui se passe ici ou ce qui se passe dehors, ce que je vois, ce que je fais avec mes mains en vous parlant ou ce qui ce qui passe dans ma tête, on est obligé de choisir dans ce fouillis indescriptiblement complexe qu'est « la vie ». Ensuite on doit choisir un mot plutôt qu'un autre, le prénom d'un personnage plutôt qu'un autre... Il y a aussi la mémoire, qui fait qu'on oublie certaines choses et qu'à contrario, des choses vous reviennent qu'on ne croyait pas savoir, au point que le plus souvent on ne sait plus, franchement plus, si on est en train d'inventer ou pas... Ma sœur m'a dit en plaisantant au sujet de mon dernier livre qu'elle voulait des droits d'auteur parce que je lui avais « piqué » une phrase. Elle m'a dit : « Cette phrase-là, je m'en souviens très bien, c'est moi qui te l'ai dite ». Qu'est-ce que vous voulez répondre à ça ? C'est possible, moi je n'en sais rien, cette phrase m'est venue comme ça, je ne sais pas d'où elle vient...

Une autre chose que les gens disent parfois, c'est : c'est tellement détaillé que c'est forcément du vécu. Et souvent ils citent en exemple des choses qui sont précisément totalement inventées. Mais moi il me semble que ce n'est qu'en essayant d'aller au plus précis qu'on peut toucher les gens. En tant que comédienne, j'ai travaillé et pris des cours de théâtre aux Etats-Unis, on vous dit toujours : « Be specific ! ». On vous apprend à ne jamais jouer un sentiment « en général », on ne joue pas « j'ai peur » mais de quoi, très précisément, ai-je peur ? Sinon on tombe dans le cliché.

Pour parler un peu de méthode... Quand j'écris, je fais des tas. C'est dire que j'écris comme ça vient, en essayant de surtout ne pas me censurer, de laisser aller, pour mettre le maximum de mots sur la feuille. Ensuite, je laisse reposer. Le lendemain je relis ce que j'ai écrit la veille et comme je suis-je crois une bonne lectrice, une lectrice exigeante, je vois ou plutôt j'entends ce qui tient le coup dans ce que j'ai écrit et ce qui n'est pas bon. Donc j'en jette les trois quarts et je continue, je recommence. C'est comme faire de la sculpture dans de la terre glaise : on fait un tas de mots, et ensuite on enlève... Une image meilleure peut-être serait celle de l'enduit : on passe une couche, on laisse sécher, on ponce, on repasse une couche... Le temps de séchage est très important, incompressible, on ne peut pas – je ne peux pas, moi en tous cas – y échapper. Je ne sais pas faire autrement. Il faut laisser sécher entre deux couches. Sinon je fais de la bouillie...

Le fait de me mettre à écrire des romans, au lieu de scénarios et de pièces de théâtre, a été une sorte de révélation. Ca m'a donné un incroyable sentiment de liberté. Par rapport au métier de comédienne aussi. Pour écrire, on n'a besoin de la permission de personne, on n'est plus dans l'attente. Après, les gens aiment ou n'aiment pas, mais l'objet existe. Et on n'a aucune contrainte de budget ou de casting !

Pour conclure, puisque je vois que l'heure tourne, je dirais que contrairement à Clara Dupont-Monod qui disait hier que les écrivains écrivent avant tout pour eux-mêmes et non pour les lecteurs, j'oserai affirmer que pour ma part, j'ai l'exacte impression du contraire. Je ne vois pas du tout l'écriture comme une thérapie et je n'éprouve aucune nécessité à écrire. Du plaisir encore moins – personne, à ma connaissance, n'aime faire de l'enduit ! Je déteste vraiment écrire mais en revanche, j'aime beaucoup AVOIR écrit. Et j'aime aussi partager ce que j'ai écrit avec des lecteurs. Je me souviens de l'éblouissement que j'ai éprouvé à l'âge de vingt ans en lisant Proust. Je me souviens m'être demandé comment cet être si éloigné de moi – un écrivain, juif, homosexuel, né presque un siècle avant moi, pouvait décrire si

précisément une impression, une émotion, que j'imaginai être seule à ressentir. J'ai compris que la littérature, seule, pouvait donner à sentir à chacun ce qu'il a de commun avec d'autres, sa part d'humanité. Lorsque j'ai écrit *Le crieur de nuit*, je pensais écrire une histoire très singulière. Je pensais que personne d'autre n'avait eu un père comme le mien – qui traite sa fille de huit ans de putain, ce n'est pas si banal... Et j'ai eu la surprise incroyable de tous ces gens qui venaient à moi et me disaient j'ai eu le même père, ou le même mari, la même enfance. Ce n'était pas la vérité, pas exactement bien sûr, mais ils reconnaissaient des sensations, des sentiments, l'histoire que je leur racontais résonnait avec la leur. Pour *Moment d'un couple*, il s'est produit la même chose, et cela me touche énormément... Et donc – et je terminerai là-dessus : lorsque je lis ces lettres, quand je parle avec ces gens – qui sont à présent 'mes lecteurs' - j'éprouve un grand étonnement, un grand bonheur et j'ai l'impression de savoir pourquoi je suis devenue romancière.

Merci beaucoup.

*Nelly Alard.*